

Interpréter le langage: approches sémantiques et pragmatiques

CHAPITRE 1: Introduction aux approches sémantiques et pragmatiques

1) Sémantique et pragmatique

Sémantique = étude de la signification des mots et des phrases; expliquant comment les structures grammaticales, le contexte et les relations entre les mots créent la signification. → se fait hors du contexte, est donc par conséquent stable, codé et invariable.

Pragmatique = étude du sens du langage, d'un énoncé, en fonction du contexte d'utilisation; comment le locuteur, le moment, le lieu, ou la situation impactent le sens compris. Cherche à décoder les mécanismes à l'œuvre dans l'interprétation contextuelle. → se fait dans le contexte de l'énonciation

Dans la sémantique, on s'intéresse à la représentation de la signification des mots dans la phrase. On introduit la notion de compositionnalité qui veut que la signification résulte de la somme des significations qui la compose (sens d'un mot + sens d'un mot +... = signification). La relation qu'entretient la sémantique avec le monde vient du classement des concepts (mots) en catégories partageant des propriétés.

La pragmatique se concentre sur comment un auditeur peut et va, grâce au contexte, comprendre des choses qui ne sont pas exprimées explicitement. Cela étendu aux phrases et aux discours.

2) Les trois défis de la sémantique

Sémantique en tant que théorie définitoire ⇒ alors pour donner une signification il faudrait simplement donner le sens des mots composant l'expression linguistique ?

- **Le problème de circularité:** besoin de définir un mot en utilisant d'autres mots, qui doivent ensuite être définis, et ainsi de suite. Il faut faire appel au **métalangage**¹, à des **terminologies propres à chaque théorie** et/ou à des **sous-théories sémantiques**².
- **Définir l'exactitude de la signification:** la signification est une forme de connaissance, il faut donc se demander si elle détient des liens avec nos connaissances encyclopédiques. Mais alors, celles-ci font que tout le monde n'a pas la même signification pour un concept (ex: baleine=poisson vs mammifères). Il faut donc utiliser à nouveau un métalangage adéquat et qui précise ce qu'il faut connaître pour connaître l'usage d'un mot. Cependant, ces différences d'interprétations n'ont, par moment, pas d'impact.

¹ langage utilisé pour décrire le langage lui-même pour analyser, décrire ou expliquer

² analyse componentielle, sémantique formelle, théorie du prototype, ...

- **Déterminer l'indépendance par rapport au contexte:** la description du contexte fait-elle partie de la sémantique ? On peut y répondre en distinguant la **signification conventionnelle** (littérale) et le **sens contextuel** (pragmatique). On peut aussi répondre à la question entre le lien sémantique/pragmatique par la distinction du **code linguistique** (sémantique) et du **contexte et de la réalisation langagière** (pragmatique)

3) 7 types de significations et sens, Leech, 1994

- I. La **signification conceptuelle** (ou dénotative, ou cognitive) définit les **traits sémantiques définissant une expression linguistique**, elle donne donc une **description symbolique abstraite** qui permet de distinguer la signification d'une expression vs autre. → c'est une signification **stable et hors contexte, factuelle**

ex: Maison = bâtiment servant d'habitation

- II. Le **sens connotatif** est la **valeur communicative associée au référent**, ce sont les **traits** (obligatoire comme non obligatoire) **caractéristiques** physiques, psychologiques ou encore sociaux, des **traits dit "typiques"** et des **traits associés par une société à une expression**. Il se base sur l'**expérience du monde** (vs conceptuel) et il est répandu/partagé au travers de systèmes communicatifs (livres, pub, musique, art. → le sens connotatif est **peu stable**, il n'est **pas limité** et il **varie** avec les époques, les cultures, les régions et dans une même communauté linguistique.

ex: femme = avec seins (traits caractéristique physique), douée de parole (sociaux/psycho), cheveux long, maternelle, empathique, maquillée (traits "typiques"), frêle, émotive VS forte, intelligente (société).

- III. Le **sens stylistique** s'intéresse aux informations communiquées par les **circonstances sociales de l'usage d'une expression linguistique**. Il concerne les **variations diatopiques** (régions), **diastratiques** (classe-sociale), **diaphasiques** (individu) ou **diachroniques** (époque).

ex: dame vs bru vs femme vs meuf vs demoiselle

- IV. Le **sens affectif** donne des **informations sur les sentiments, opinions, attitudes et émotions du locuteur** via le choix des mots, le débit, l'intonation, etc.

ex: gonzesse/bonnefemme vs demoiselle/dame

- V. Le **sens contaminé** a lieu lorsqu'une expression a **plusieurs significations conceptuelles** (homonymes) et que l'une **déteint sur l'autre**.

ex: érection (d'un bâtiment) et avoir une érection

- VI. Le **sens collocationnel** se rapporte aux **associations et cooccurrences régulières entre mots**. Certains mots **partagent une signification** mais ont **différentes connotations**. Cela s'étend aussi à l'**étrangeté d'une expression** si un mauvais mot, bien que synonyme, est utilisé.

ex: joli vs bel homme; "c'est la clinique qui se fout de la charité"

VII. Le **sens thématique** se concentre sur les **différences de sens** causées par l'**organisation du message**.

ex: Marie embrasse Jean VS Jean est embrassé par Marie

→ Leech parle aussi de **sens intentionnel**, ce que le locuteur veut communiquer, et le **sens interprété**, ce que l'interlocuteur en retient.

CHAPITRE 2: Le langage, la pensée et le monde

1) Décrire la signification des mots (Saussure , Ogden et Richards)

La **fonction la plus fréquente** du langage est celle de **penser et décrire le monde**. Ce lien monde/langage se révèle être central à la sémantique. Pourtant des grands noms comme Saussure, avec des **visions internalistes de la signification**, ne l'ont pas directement pris en compte.

→ Saussure: une entité à deux faces

Au début du XXème siècle, Saussure soutient une théorie qui dit qu'un **signe linguistique est une entité à deux faces**, elle a un **signifiant** et un **signifié**.

Ainsi, pour le mot *arbre*, son signifiant est la suite de sons et la suite de lettres formant le mot. Son signifié est le concept d'un arbre, c'est-à-dire le fait d'avoir un tronc, des feuilles, des branches, etc. On peut décrire le **concept** comme le lieu de **stockage des infos génériques qu'un locuteur possède sur un mot**.

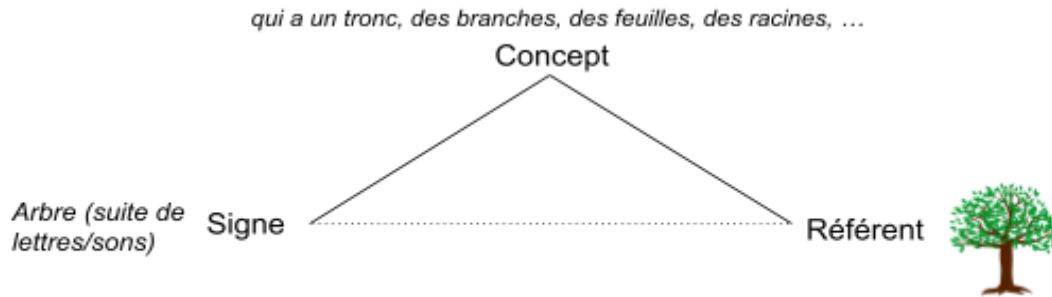
Saussure ajoute que les **concepts = pas suffisant** car il se construisent en relation avec des mots de sens proche. La signification se construit de manière **différentielle et oppositive** → un mot est ce que d'autres mots ne sont pas.

Cette théorie dit que **signification linguistique = interne au système lexical d'une langue**. La théorie est soutenue par le fait que chaque langue découpe la réalité à leur façon et on en conclut donc la **signification véhiculée par le langage // à la réalité**.

ex: FR → mouton = viande + animal EN → sheep = animal; mutton = viande

(→ inspirera le relativisme linguistique)

→ Triangle sémiotique (Ogden et Richards)



L'idée est que les mots servent à désigner des référents³ dans le monde, et ceux par l'aide des concepts. Donc la **signification** = **l'ensemble des entités dans le monde qui partagent certaines propriétés conceptuelles. Accès au monde par les catégories mentales.**

2) Sens et référence (Frege)

Toujours au début du XX^e siècle, Frege fait une **distinction entre sens et référence** (propriété des concepts VS entités du monde).

Le **réfèrent** ≠ la **signification**. De même que les **noms propres** dénotent directement des **réfèrents** mais n'ont **pas de concept**. Certains, encore, n'ont **pas de sens sans la référence**, c'est le cas de *toi, ici, maintenant*, etc; ils ont un **sens procédural et dépendent du contexte**. Le mot *licorne*, est un **sens sans référent**.

ex. "*Mon ex est mon colocataire*" ex et colocataire = même référent mais pas la même signification.

Cette distinction est importante puisqu'elle permet d'éviter confusions idéologiques, manipulations rhétoriques et conflits terminologiques.

3) Relativisme linguistique (Sapir et Whorf)

Le relativisme linguistique est une théorie qui dit la manière dont une langue sépare la réalité conditionne la représentation que les locuteurs s'en font. La pensée dépend donc du langage ce qui fait qu'un locuteur ne pourrait pas concevoir un concept qui n'est pas lexicalisé dans sa langue maternelle.

Cette théorie possède énormément de problèmes :

- tout le monde éprouve des choses impossibles à décrire avec des mots, il y a donc une pensée indépendante du langage.
- Nos phrases communiquent en général bien plus que le simple contenu linguistique
- Il serait théoriquement impossible de traduire d'une langue à l'autre
- Les jeunes enfants ne pourraient pas apprendre les mots
- De nouveaux mots ne pourraient pas apparaître

³ dans certains cas, référents = extension et concept = intension

Bien que imprégnant encore aujourd'hui dans la pensée commune, plusieurs expériences ont prouvé l'impossibilité de cette thèse.

a. Les termes de couleurs

Chaque langue sépare le spectre des couleurs à sa manière, le relativisme en conclut que les locuteurs de ces différentes langues ne perçoivent donc pas les mêmes couleurs. Mais avec son expérience présentant un nuancier à différents locuteurs de langues, n'ayant pour certains que deux mots pour décrire les couleurs, ceux-ci se montrent presque tous d'accord pour désigner une couleur focale ("le plus rouge des rouges", etc.). Cependant il y a des variations dans l'élection du "spectre" de ses couleurs, mais cela se voit chez les locuteurs d'une même langue également. Cette variation est donc individuelle mais on peut conclure que la langue et la séparation qu'elle fait des couleurs attire l'attention plutôt sur la différence.

b. La neige chez les Inuits

La théorie disant que les inuits perçoivent mieux la neige grâce au nombre de mot qu'ils ont pour la décrire se base en réalité déjà sur une exagération. Le mythe veut qu'ils aient des centaines de mots, alors qu'en réalité, on en compte autour de la dizaine (ce qui est donc très proche du français). Ce n'est en réalité pas la langue qui façonne notre perception mais plutôt notre environnement qui crée donc un plus ou moins fort besoin de lexicaliser quelque chose. Un skieur a par exemple un plus grand champ lexical de la neige qu'une personne lambda parlant la même langue.

c. Compter sans avoir de mot pour désigner les chiffres.

En Amazonie, des tests ont été effectués sur des tribus dont la langue ne comptait que trois ou 5 chiffres pour compter. Ils montraient de grandes difficultés pour compter au-delà de leurs chiffres et aussi pour manipuler une quantité précise d'objets. Cela se présentait plutôt comme un problème d'approximation quand on demandait de la précision. Cependant la conclusion faite fut plutôt qu'il s'agissait d'une absence de besoin qui conduisait à cette incapacité et non pas une absence de mot.

Le relativisme fort est refusé par la grande majorité des chercheurs. Mais beaucoup n'excluent pas une influence subtile du langage sur la pensée.

4) Le domaine d'influence du langage sur la pensée

Le relativisme faible/modéré prône des effets subtils du langage sur la condition. Le langage n'interdit pas d'autres pensées mais il facilite certaines manières de voir/catégoriser le monde. On ne parle cependant pas de déterminisme mais d'influence, de biais, ...

L'usage de certains mots encode une perspective par exemple, *ordonné* et *maniaque*. Le contenu ne change pas mais la manière de penser, d'évaluer et de préciser change selon le mot. C'est une preuve que la langue influence la cognition.

→ Casasanto (2010) Métaphores du temps

But: estimation par des sujets de 1) temps pris par un point pour avancer sur une ligne 2) temps pris par un carré pour se remplir

Sujet: locuteur de différentes langues, une partie conceptualisant le temps comme une durée (pouvant être longue ou courte), une autre conceptualisant le temps comme une quantité.

Résultats: la première partie plus précise pour estimation 1), la deuxième partie plus précise pour estimation 2).

Conclusion: le langage nous habitue à un cadre de pensée et nous permet d'être plus efficace dans ce cadre de pensée. Il ne nous empêche cependant pas d'accéder à des pensées non lexicalisées.

→ Winawer et Al (2008) Combien de nuances de bleu

Sujet: locuteurs anglophones et locuteurs russophones pour qui la langue n'a pas de mot général pour le bleu hormis *goluboy* et *sinij* (bleu clair/bleu foncé).

But: Calculer le temps de réaction des deux types de locuteur pour choisir laquelle des deux couleurs présentée est similaire à une troisième couleur. En faisant attention à parfois avoir une teinte de *goluboy* et de *sinij* et parfois deux teintes de la même catégorie.

Résultats: quand les deux choix sont de teintes différentes, les russophones se montrent plus rapides que les anglophones. Cependant lors d'une seconde expérience où les locuteurs devaient effectuer une tâche d'interférence, les russophones perdaient leurs avantages.

Conclusion: la séparation des couleurs dans une langue a un impact sur la vitesse de reconnaissance de celles-ci via le traitement du système linguistique actif.

En conclusion, l'hypothèse du relativisme fort est rejetée. Cependant il existe des effets plus faibles du système d'organisation de la langue sur la cognition. Le langage n'empêche pas certaines pensées, il favorise certaines opérations/catégories en modelant attention/habitude/perception.

CHAPITRE 3: De la sémantique lexicale à la catégorisation

1) Sémantique lexical

Sémantique lexicale = déterminer comment représenter le sens et la signification des mots/expliciter comment les mots se construisent d'unités plus petites.

→ analyse componentielle/sémique

Analyse sémique s'appuie sur l'idée que chaque lexème = décomposable en traits binaires (**sèmes**) qui **distinguent ses propriétés au sein d'un champ lexical**.

Par exemple, dans le champ lexical des sièges, avoir un dossier, des accoudoirs, être rigide, etc seront des sèmes qui permettent la distinction entre des mots comme chaise, canapé, pouf, ...

→ approche par primitives conceptuelles

C'est une alternative à l'analyse sémique, similairement **componentielle**. Elle propose d'échanger les traits purement linguistiques par des **notions mentales (universelles)** et **motivées cognitivement**, cad nécessaire pour faire sens de la réalité du monde.

Pinker propose des catégories tels que événement, état, chose, ... Dans l'exemple "*Elle a versé de l'eau dans le verre*" Quelqu'un X fait en sorte qu'un liquide Y aille dans un contenant Z.

→ approche relationnelle

Dans cette approche, **chaque mot est un atome de sens en relation** avec d'autres mots. Ces relations sont l'élément majeur. Il y a **deux types** de relations, celle entre un élément plus **général** et un plus **spécifique (hyponymie et méronymie)** et une relation entre **lexèmes du même niveau (synonymie et antonymie)**

Hyponymie: "est un" chêne < arbre

Méronymie: "fait partie de" branche < arbre

2) Conditions nécessaires et suffisantes

→ pas seulement en linguistique, aussi en justice par exemple, un aveu n'est ni nécessaire ni suffisant pour une condamnation.

Au niveau **lexical**, cela veut **identifier les traits sémantiques indispensables** pour qu'un concept existe et de vérifier qu'ils **suffisent à le différencier** de tous les autres. Au niveau **conceptuel**, il s'agit d'**expliquer les traits communs** que doivent partager les référents d'un concept pour **entrer dans une même catégorie**.

Le concept est une **représentation mentale de la réalité et des référents qui nous entourent**. Par exemple, le concept cheval contient des infos sur ce que tous les chevaux **ont en commun**: mammifères, herbivore, animal, sauvage ou dressé, équitation (+parfois des traits liés à l'exp). Cette représentation nous **permet de dire si il appartient à une catégorie ou non**, si un animal qu'on voit dans un champ = cheval ou = vache.

Depuis Aristote, une manière de catégoriser et de lister les **conditions nécessaires et suffisantes** pour appartenir à une catégorie. Une condition va être **nécessaire** si elle est **obligatoire** pour faire partie de la catégorie. Enfin, elle sera **suffisante** (ou l'ensemble de conditions nécessaire) si elle **suffit à définir l'unité**. Il est important de noter que ces conditions individuellement nécessaires sont suffisantes pour définir un concept **par rapport aux autres concepts concurrents**.

ex: pour la catégorie conceptuelle de *Homme*, les conditions nécessaires seraient X=humain + X=adulte + X=mâle, ensemble elles sont suffisantes pour décrire l'unité *Homme*.

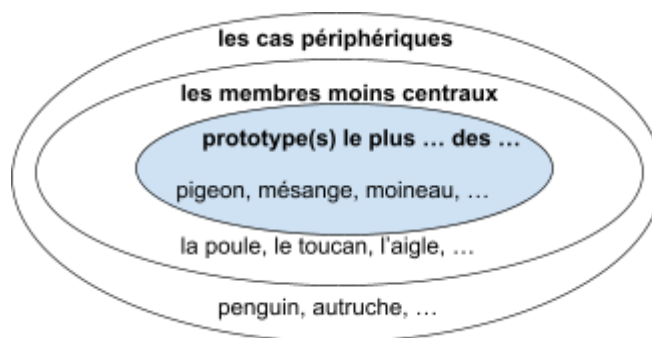
Donc, le système des CNS **présuppose des catégories aux frontières clairement identifiables et sans hiérarchie** dans les membres d'une même catégorie (pas de meilleur représentant de chat par expl).

- En outre, si un référent ne remplit pas une condition, celle-ci ne peut plus faire partie des CNS. Mais cela implique que les locuteurs d'une même langue n'ont aucune difficulté à déterminer quelles sont les CNS d'un concept. Hors il existe toujours des exceptions, par exemple un zèbre albinos ou à qui il manque une jambe ne remplit pas [animal, 4 pattes, rayures, herbivore].
- Un second problème est celui de l'ignorance, puisque nous ne connaissons pas tous les attributs des concepts employés. Dans ce cas, quelle pertinence ?
- Finalement, en 1973, Labov fait une expérience demandant à des sujets de dire si X=bols ou tasse et dépendant de la présentation (si X contenait café/soupe/fleur) les réponses changent pour un même objet.

En conclusion, le système des CNS est **peu plausible**, il est **efficace** pour catégoriser certains concepts (carré, célibataires) mais **moins pour d'autres** (oiseaux, bols, tasses). Il **requiert des connaissances approfondies** sur chaque catégorie que la plupart des gens n'ont pas.

3) Théorie du prototype

Cette théorie se veut une alternative aux CNS basée sur la **psychologie cognitive**. Elle est proposée dans les années 70 par la psy américaine **Rosch**. Selon elle le but du **système catégoriel** = **fournir max infos pour - effort**. De le **rapprocher** d'autres stimuli de même catégories tout en le **différenciant** d'autres stimuli d'autres catégories. Et donc de **réduire les différences infinies entre stimuli** à des proportions utilisables. Ainsi la structure se fait sous forme de cible:



Un "item" **appartient** à la catégorie **s'il ressemble suffisamment aux prototypes**, les concepts sont donc **catégorisés par principe de ressemblance de famille** (>< set d'attributs partagé). Chaque catégorie possède en effet une série de propriétés typiques qui sont **partagées par la majorité des membres**, certains sont **plus importants que d'autres** (voler pour la catégorie des oiseaux).

En 1990, **Kleiber** décrit les bases de la théorie comme :

1. catég > structure interne prototypique
2. degré de représentativité d'un exemplaire = degré d'appartenance à catég
3. frontières des catégories/concepts sont floues
4. les membres n'ont pas de propriétés communes à tous les membres mais des ressemblance
5. appartenance à catég sur base du degré de similarité avec prototype
6. ne s'opère pas de façon analytique mais de façon globale

→ **Goodness-of-examples rating**, Rosch, 1975

Expérience consistant à faire classer différents mots (donc exp linguistique) de légumes selon leur plus ou moins bons exemples de légume. Cela démontre aussi que les classements sont comparables dans une même population linguistiquement et culturellement homogènes. Et donc la culture est prouvée ici comme ayant un impact sur le classement.

→ **Remplacement de concept général par spécifique**

Le sujet doit remplacer le nom de la catégorie par un exemplaire de celle-ci et déterminer si le résultat est naturel ou non. Cela montre que l'utilisation d'une catégorie par une personne va généralement faire référence à un exemplaire typiques et donc que certains exemplaires sont plus "représentatifs".

ex: "Un merle chante sur l'arbre" VS "Un penguin chante sur l'arbre"

Les résultats des expériences de Rosch pousse à croire que la **notion de prototype est cognitivement fondée**:

1. ordre de mention: prototype parmi les premiers
2. fréquences générale plus élevée pour le prototype
3. ordre d'acquisition en L1 (maternelle): prototype d'abord
4. apprentissage du vocabulaire en L2 plus faciles si def part du prototype
5. tâche de vérification plus rapides pour le prototypes
6. effet de priming

Un même référent va être appelé par différents mot de **différents niveaux hiérarchiques dépendant du contexte**. Ce niveau de catégorisation est **cognitivement motivé** et on retrouve en général **trois niveaux**.

Niveau générique	Fruit	Animal
Niveau de base	Pomme	Chien
Niveau spécifique	Pink Lady	Labrador

Les mots du niveau de base sont particuliers cognitivement et linguistiquement. D'abord, ce sont les **plus fréquent dans le langage quotidien**, ce sont aussi ceux que les enfants **apprennent en premier**, > niveau générique > niveau spécifique. Morphologiquement, ils n'ont, en général, **pas plus de deux syllabes**. De plus, un mot spécifique intégrant le langage courant se simplifiera naturellement.

Au niveau de leur **gestalt**⁴, ils sont **distinctifs, stables**, et leur permettent de **facilement les différencier des autres** (Chat VS chien VS lapin). Le niveau **générique** n'est quant à lui **pas stable** et le niveau **spécifique** ne permet **pas une grande distinction** (cuillère café VS cuillère soupe). C'est au niveau de base que les référents se **ressemblent globalement** le plus et la notion de **prototype** s'applique généralement autour des éléments de ce niveau.

Mais cette théorie à elle aussi ses limites:

⁴ structure globale préexistante dans l'esprit

- **Définir prototype n'est pas facile**: exemplaire réel ou regroupement de traits typiques ? Si exemplaire, même les exceptions (merle ne sachant pas voler, pomme pourrie, ...) ? L'évaluation mélange plusieurs dimensions, familiarité, fréquence, conformité à norme culturelle.
- Si les **frontières sont floues, alors s'agit-il vraiment de catégorie** ? Impossible d'exclure complètement les CNS car alors si on se base seulement sur ressemblance, oiseau et humain = bipèdes pourtant oiseau≠humain, l'appartenance à catég devient incertaine. De plus, certains critères sont + importants que d'autres mais le prototype ne le prend pas en question. Les propriétés sont aussi hétérogènes et mêlées à nos connaissances du monde. Elles ne relèvent donc pas de la sémantique, elles sont perceptives, fonctionnelles, sociales, culturelles.
- L'**appartenance graduelle** apporte un **problème conceptuel et ontologique**. La notion de typicalité vient brouiller les frontières entre catégories prototypiques/strictes. De plus un exemplaire "moins typique" n'est pas moins un membre de la catégorie.
- Le **contexte a aussi une place majeure** dans le choix du prototype, faudrait-il alors un "contexte de base" ? De plus, la culture influence largement, de même que l'expertise.
- Finalement, nous **projetons des connaissances encyclopédiques** très étendues sur les catégories. Ainsi pour la catégorie des voitures, on fera des distinctions de pollution, de prestige, de statut social, ...

La théorie du prototype a le mérite d'**introduire une souplesse cognitive** et reflète mieux certains mécanismes d'usage des mots. Cependant elle **ne peut pas remplacer entièrement les modèles fondés sur CNS**.

4) Théorie du stéréotypes (Putnam, 1975)

Putnam propose une **vision réaliste et externaliste** du langage. Il dit que la **signification = ancrée dans réalité, propriétés objectives du monde**, pas selon l'esprit du locuteur.

prototype >< les deux renvoient à des représentations saillantes d'une catégorie, mais le prototype se présente comme l'**ensemble des connaissances partagées qu'un locuteur non expert associe spontanément à un mot**.

La catégorisation va se faire sur **base des CNS**, qui vont permettre l'appartenance exacte à une catégorie, et sur la **condition de fréquence**, cad les propriétés les plus couramment associées à la catég dans son usage ordinaire. Un bon stéréotype va donc **satisfaire les CNS et correspondre à ce que le locuteur s'attend généralement à voir**.

La théorie est intéressante puisqu'elle **prend en compte le niveau de connaissance des locuteurs**. C'est un compromis cognitif entre **expertise et locuteur ordinaire**. Elle explique aussi la **variabilité interindividuelle et culturelle** des jugements de catégorisation. Le typique d'une catégorie varie en fonction de culture, milieu socio-éducatif et contexte d'usage.

Mais il a aussi des limites. Tout d'abord, le prototype **s'applique surtout aux catégories naturelles** et la théorie ne fournit **pas d'explication sur la formation du stéréotype**. Mais l'objectif de Putnam n'était pas de construire une théorie complète de la catégorisation mais une réponse philosophique et sémantique au problème de la signification.

CHAPITRE 4: Sémantique de la phrase et relations entre propositions

1) proposition logique et logique propositionnelle.

Phrase = tout ce qui se trouve **entre deux caractères séparateurs**, et qui peut contenir plusieurs propositions.

Proposition (Lyons, 1977) = **ce qu'exprime** une phrase déclarative lorsqu'elle est énoncée pour faire une assertion → **contenu sémantique**/ ce qu'une phrase dit sur le monde et **pouvant être évaluée comme vrai ou faux**. Vrai si la situation est un fait, sinon fausse.

On ne s'intéresse donc pas aux **questions** (même ouvertes) et aux **impératif** puisque ce sont des **propositions incomplètes**. Leur réponses peuvent être des propositions.

Certaines phrases seront plus complexes et seront **composées de plusieurs phrases** simples, soit coordonnées, soit subordonnées. L'**analyse logique des propositions** va ici s'intéresser aux relations entre phrases simples reliées par des **connecteurs logiques** (**conjonction** et **disjonction**).

En résumé, une proposition = **contenu de représentation** pouvant faire objet d'**évaluation en matière de valeur de vérité**. Valeur de vérité = ce que la proposition représente dans le monde.

Conditions de vérité = les faits qui doivent **se réaliser en réalité pour qu'une phrase soit vraie ou fausse**. la vérité sera soit **empirique/contingente** = nécessaire d'avoir **accès aux faits du monde** pour vérifier; soit **analytique** = la vérité peut être **déduite des relations sémantiques** (tautologies, contradictions).

ex: vérité empirique → "Il pleut." vérité analytique → "Mon père est mon père."

Dans le **contexte d'analyse**, les propositions sont **adressées par leur forme** (>< contenu) selon des lettres q, p, r , etc. Cela permet de se concentrer sur les raisonnements. Certaines conclusions semblent absurdes même si elle reste vraie dans la forme.

ex: Si p , alors q . p donc q . → *S' il pleut, nous jouerons au cluedo. Il pleut donc nous jouerons au cluedo.*

2) Opérateurs logiques et logique propositionnelle

Logique des prop. = **langage formel rendant compte du raisonnement naturel**. Il y a **deux types d'expressions** ou mots logique, soit un **ensemble infini de variables propositionnelles**, soit un **nombre limité de connecteurs logiques** permettant phrases simples → propositions complexes. Les connecteurs utilisés impliquent des prédictions différentes sur la validité des raisonnements et valeurs de vérité des prop.

Symboles	Nom	Expression en langue naturelle
$\&, \wedge$	conjonction	et
$\vee, \sqcup$	disjonction	ou

$\rightarrow, \supset$	implication	si ... alors
$\neg, \neg$	négation	Non, ne ... pas
$\Leftrightarrow, \equiv$	équivalence	Si et seulement si

Les sens des connectifs logiques est ensuite donné par des tables de vérité qui décrivent tous les cas possibles et permettent le calcul du sens des propositions composées.

→ Négation

La négation en logique propositionnelle porte sur la **proposition entière**. Celle-ci est soit affirmer ou nier. Si p est vrai alors sa négation sera fausse et inversement.

→ conjonction

La conjonction logique est **vraie** uniquement **si les deux propositions liées sont chacune vraies**, sinon elle sera fausse. Elle fonctionne symétriquement⁵.

→ disjonction

La disjonction logique est **inclusive**, et sera vraie si **soit P, soit Q, soit les deux sont vrais**. Cependant en **général elle est exclusive** puisque dans certaines situations les deux propositions ne peuvent pas être vraies en même temps.

→ implication

En partie l'équivalent du "si... alors", mais pas complètement. Puisqu'en langue naturelle, c'est plus qu'une implication vériconditionnelle, on suppose souvent un lien causal entre l'antécédent et le conséquent. On peut décrire cela comme si **p = condition suffisante pour q** mais **$\neq$ une condition nécessaire**. Donc la proposition sera **fausse seulement si q est faux**.

→ équivalence/biconditionnelle

L'équivalence est **vraie que si les deux propositions ont la même valeur de vérité**.

0=faux 1=vrai	Conjonction	disjonction	conditionnelle	équivalence	négation
$p \ q$	$p \text{ et } q$	$p \text{ ou } q$	$\text{si } p, \text{ alors } q$	$p \text{ ssi } q$	$\text{non-}p$
1 1	1	1	1	1	/
1 0	0	1	0	0	0
0 1	0	1	1	0	1
0 0	0	0	1	1	/

Le tableau représente toutes les conditions de vérité pour chacun des connecteurs ou opérateurs logiques. La logique des propositions est très pratique pour **définir les règles du raisonnement** et déceler les raisonnements valides/fallacieux.

⁵ le "et" en langue française l'est rarement dû à l'interprétation séquentielle

→ Modus ponens

Raisonnement **affirmatif**, en confirmant la condition, on valide la conséquence

ex: Si tu es sage, tu iras au cinéma.

a)tu es sage

b)tu iras au cinéma

→ Modus tollens

Raisonnement **négatif**, en niant la conséquence, on invalide la condition.

ex: Si tu es sage, tu iras au cinéma.

a)tu n'iras pas au cinéma

b)tu n'es pas sage

Par contre, le raisonnement conditionnel ne permet pas de valider ces deux énoncés:

(1) Tu n'as pas été sage, donc tu n'iras pas au cinéma.

(2) Tu iras au cinéma, donc tu as été sage.

La conditionnelle "si tu es sage", n'exclut pas d'aller au cinéma pour d'autres raisons. La sagesse est donc une condition suffisante mais pas nécessaire. Alors, en niant/approuvant l'antécédent pour nier/approuver le conséquent, on a recours à un raisonnement fallacieux.

3) L'implication ou l'inférence logique (entailment)

Inférence logique = **inférence vraie tirée d'une proposition vraie**. Sur base d'une première proposition vraie, on peut tirer des **conclusions sur la vérité de la deuxième**, la première proposition implique la deuxième. (|-)

L'inférence logique met en œuvre des notions sémantiques comme **l'hyponymie**, **l'antonymie**, les **CNS**, les **attributs stéréotypiques**, les **raisonnements logiques**. La relation **p|-q** veut dire **si une personne considère que la proposition p est vraie, alors, si cette personne n'ajoute aucune autre information, alors on peut conclure que cette personne considère que la proposition q est également vraie**.

Ajoutons que la relation d'implication est **différente selon la relation sémantique**. Par exemple, on peut faire des implications d'une **antonymie polaire/absolue** (mort-vivant), mais **pas d'une antonymie scalaire** (petit-grand).

→ Test de l'inférence logique

Étapes à vérifier pour vérifier que "p implique q" :

1. P implique q
2. rendre q négatif ($\sim q$)
3. faire une conjonction entre p et q en utilisant "mais" ["..." p mais "..." q]
4. si la phrase a du sens → pas une inférence logique si la phrase n'a pas de sens → inférence logique

ex: a) Lola a été courir b) Lola est fatiguée

Lola a été courir mais elle n'est pas fatiguée [p mais ~q] → logique donc X inférence logique
(relation causale)

ex: a) le complotiste a tué l'empereur b) l'empereur est mort

Le complotiste a tué l'empereur mais l'empereur n'est pas mort [p mais ~q] → pas logique
donc inférence logique

On peut aussi vérifier la relation d'inférence logique en la définissant en termes de valeur de vérité selon le tableau.

P Q	
$V \rightarrow V$	Quand P est vrai, Q est vrai
$F \rightarrow V/F$	Quand P est faux, Q est vrai ou faux
$F \leftarrow F$	Quand Q est faux, P est faux
$V/F \leftarrow V$	Quand Q est vrai, P est vrai ou faux

On peut alors dire que **p implique q si et seulement si non-p implique non-q ou q**. Ou **P implique Q quand la vérité de P garantit la vérité de Q et quand la fausseté de Q garantit la fausseté de P**. Si p est vrai, est-ce que Q est automatiquement vrai ? Si Q est faux, est-ce que P est automatiquement faux ?

Cependant dans les langues naturelles, certains ajouts d'information annulent l'inférence logique, c'est le cas du "mais" en français. La clause **"à condition qu'elle n'ajoute pas d'autres informations"** est donc essentielle.

4) La présupposition

Dans une phrase, il y a l'**information donnée qui est posée** et ce **qu'elle présuppose**, qui n'est pas l'élément central mais qui est **explicité** dans la phrase.

ex: Le frère de Paul est rentré hier des USA. → on sait donc que Paul a un frère alors que l'information principale de la phrase portait sur son retour des USA.

Elle peut s'analyser sémantiquement en termes de **vériconditionnalité**. **Si P est vrai Q est vrai, si P est faux Q est vrai, si Q est vrai, P est soit vrai, soit faux**. Cela démontre aussi que **>> inférence logique**, la présupposition **résiste à la négation**. En outre, ce sera une **inférence commune à la négation et à l'affirmation** d'une même proposition.

ex: Jules est triste que Sam soit parti. → Jules = triste, Sam = parti

ex: Jules n'est pas triste que Sam soit parti → Jules = pas triste, Sam = parti

Il existe **plusieurs types de déclencheurs de présuppositions**. Ce sont des mots et des structures dont découle un type d'infos présupposées.

1. itératifs

Re-, encore une fois, à nouveau

2. Verbes aspectuels

Arrêter, cesser, commencer, continuer

3. Verbes implicatifs

Réussir, oublier, éviter, oser

4. Verbes de jugement

Accuser, critiquer, déplorer

5. Verbes factifs

Regretter, savoir, ignorer, être étonné

6. Descriptions définies

Noms propres, syntagmes nominaux définis

7. Négation

“Il n’a pas dit ça pour te fâcher” → il a dit ça

8. Interrogatives

“Qui est parti ?” → quelqu’un est parti

9. Assertions marquées topicalement

Clivées, focalisation, passives en par → “la télé a été volée par Jean” = Jean a volé qqch.

Les règles qui relient un présupposé d’un type à un déclencheur d’un type se font à partir de la compétence d’un locuteur. Les **trous** = les expressions linguistiques (comme les verbes factifs) qui **présupposent la vérité de leur subordonnée complétive, ou contre-factives, qui présupposent la fausseté de leur complétive**. Les trous laissent la présupposition remonter de la subordonnée.

Les **bouchons** sont des verbes qui **bloquent la projection de la présupposition de la phrase principale**. C’est le cas des verbes de paroles tels que *elle a dit, il pense, ...*

En cas de **présupposition fausse**, on parle parfois de stratégie argumentative manipulative qui **requiert la négation explicite de la présupposition** (présupposition failure). En 1977, **Strawson** argumente qu’une phrase > **présupposition fausse = non-sens**. Pour **Russel** et sa théorie de **présupposition failure**, si **une était fausse**, les autres suivraient et étaient **fausses aussi** (→ exemple du roi actuel de France chauve).

Mais la présupposition peut-être **influencée par le contexte**, ce qui pose problème en termes de sémantique. Si qqn dit “Elle est morte avant de finir sa thèse”, la présupposition ne peut être qu’elle a fini sa thèse, puisque **par nos connaissances générales du monde** on sait que c’est impossible. On parle alors **d’annulation**.

Mais en **approche pragmatique** de la présupposition, la présupposition = **info considérée comme partagée par le locuteur**. Elle fait donc partie du **common ground** de la conversation, cad un élément que le locuteur a besoin pour comprendre P et qu'il **accommode** (prend pour acquis une information inconnue et compatible avec ce qu'il sait) **ou non** (si elle sort de ses croyances).

CHAPITRE 5: Référence et déixis

La relation entre le langage en tant qu'outil de communication et le monde. En communiquant, on **sélectionne des entités du monde**, on leur **attribue des propriétés** et on les **met en relation** entre elles.

Référence = **désignation des entités dans le monde** par le biais de moyens linguistiques (déterminants, anaphores, autres expressions déictiques).

Deixis = **tout recours à la situation de communication** pour interpréter des énoncés et comprendre le référent (du style le *je* ou *aujourd'hui*)

1) référence vs. dénotation

Référence = **relation entre les éléments linguistiques et les entités du monde extérieur auxquels ils réfèrent**. Elle désigne donc aussi l'**activité de sélectionner des éléments précis** dans le monde, pour qu'elle réussisse ce choix doit être adéquat. Elle est donc toujours **indépendante du contexte**. Et elle permet d'isoler un référent voulu parmi tous les autres.

Dénotation = **relation entre un mot/expression linguistique et la classe des entités que ce mot représente**. Elle est donc **stable** et **indépendante de l'usage**. La dénotation **contraint la référence** puisqu'il y a un lien entre ce qu'on dit et ce qu'on sait sur ce qu'on dit. Le lien référence/dénotation est fort, tout ce à quoi on réfère dans une langue est inclus dans la dénotation d'un lexème ou plusieurs d'une même langue.

Les deux dépendent de l'**axiome d'existence**, cad tout ce qu'un lexème dénote **doit exister** et **tout ce à quoi on réfère doit exister**, même dans un monde imaginaire.

La **référence** fonctionne comme **propriété des expressions référentielles** qui aident à dénoter une entité du monde. Selon l'intention de désigner une entité spécifique, la forme de l'expression référentielle varie.

2) Référence et expressions référentielles

L'emploi des expressions référentielles varie d'une langue à l'autre. en français, on a recours aux noms propres⁶ (Louise), au groupe nominaux définie (la femme vivant à côté)/ indéfinie (cet femme), les pronoms personnels (je, tu, il, ...) et démonstratifs (c', ceci, cela). Leur usages varieront si le locuteur souhaite faire référence de manière spécifique ou générique.

Dans l'usage spécifique référentiel, **le locuteur désigne un individu/item/... particulier de manière définie ou indéfinie**.

⁶ les noms propres ont la caractéristiques de référer directement, ils ont des référents mais pas de sens

- La **référence définie** doit rencontrer les conditions suivantes: **1)** la cible de l'acte référentiel peut en principe être identifiée de manière unique **2)** locuteur veut que interlocuteur identifié la cible de manière unique **3)** peut-être ni locuteur ni interlocuteur > infos complètes sur la cible référentielle, mais ils supposent implicitement que les infos sont suffisantes pour identifier la cible.

Les expressions référentielles définies en français sont:

1. des **syntagmes nominaux + déterminants définis** (le cheval, notre maison, cette femme)
 2. des **pronoms personnels**
 3. des **noms propres**
 4. certains **adverbes de lieu** (ici, là)
 5. certains **adverbes temporels** (maintenant, hier)
- La **référence indéfini** doit répondre aux conditions suivantes: **1)** le succès de l'acte de référence ne dépend pas des traits individuels du référent, seuls les traits de sa classe sont pertinents **2)** pas important que locuteur/interlocuteur puisse identifier de manière unique le référent.

Les expressions référentielles indéfinie en français sont:

1. **syntagmes nominaux + déterminants indéfinis** (un cheval, des avions, quelques bières)
2. **pronoms indéfinis** (quelqu'un, quelque chose, personne)
3. **certaines adverbes de lieu** (quelque part, nulle part)
4. **certaines adverbes temporels** (brièvement, occasionnellement)

L'utilisation d'une expression réf. indéfinie ne signifie pas forcément que le référent n'est pas identifiable en détail par le (inter)locuteur, seulement que ce n'est **pas pertinent** dans le contexte d'énonciation.

- ❖ Dans certains cas les syntagmes (définis et indéfinis) sont **utilisés avec une fonction attributive** et non pas référentielle.

ex: Jacques Chirac était le président de la République française en 2005

- ❖ La référence générique a lieu quand une **expression référentielle (défini ou indéfini) est utilisée pour faire référence à la classe entière ou à une règle générale**. Elle a un lien avec la dénotation puisqu'elle fait appel à l'explicitation d'un trait d'une classe. Elle peut s'exécuter par **lecture collective** (la classe entière, par déterminants définis), ou par **lecture distributive** (chaque membre de la classe, déterminants indéfini). On va parler de référence générique si la situation n'est pas précise.

ex: Le tigre est en voie de disparition.

ex: Papa sort les poubelles tous les soirs.

3) Opacité référentielle

L'opacité référentielle **concerne l'ambiguïté de certaines phrases sur le type de lecture nécessaire (spécifique ou non-spécifiques)**. Dans sa lecture spécifique, l'expression indéfinie peut être remplacée par "un certain X" et l'identité du référent est pertinente. Mais le locuteur ne signale pas l'importance de l'info à l'interlocuteur.

ex: Pour ouvrir la porte il faut dire un mot.

ex: Jean veut épouser une fille aux yeux verts.

4) référence en contexte: la cohérence référentielle

Reprise **anaphorique** = identification d'un référent adéquat **cité dans le texte précédent**.

Reprise **cataphorique** = identification d'un référent adéquat **cité dans le texte qui suit**.

Les référents d'un texte n'ont **pas tous la même importance**, selon leur **prééminence ou saillance**, la façon dont on fait référence à un concept dépend (montré par étude de la **fonction identificationnelle**).

Dans un texte on commence par introduire un concept avec une expression indéfinie, puis une expression adéquate pour le niveau d'activation du référent, et puis après un simple pronom personnel suffit, puisque le référent est activé.

Mira Ariel a démontré une **forte corrélation entre le degré de saillance du référent et la forme de l'expression référentielle** (Accessibility Theory). Les usagers choisissent entre toutes les expressions référentielles **en fonction de l'accessibilité**⁷ cognitive du référent. Les expressions les plus élaborées sont attribuées aux référents les moins accessibles. Pour elle, quatre facteurs jouent un rôle dans l'accessibilité de l'antécédent.

1. La distance entre antécédent/groupe nominal
2. compétition qui peut s'installer quand plusieurs groupes nominaux précédents peuvent être sur l'antécédent
3. la saillance contextuelle
4. l'unité (antécédent se trouve dans le même cadre/monde/paragraphe/...)

Dans son échelle d'accessibilité, elle utilise le premier critère qui est le plus quantifiable. **Ainsi un référent de faible accessibilités sera référé par des noms propres, des longues descriptions, ...** Pour Demol, il dit que le choix entre "il" et "celui-ci" se fera par les facteurs de la saillance et de la compétition.

Mais les expressions référentielles **peuvent aussi avoir une fonction non-identificationnelle**. La forme n'est donc pas toujours en rapport avec la fonction, on voit des **sur-spécification** référentielle ou des **indéfini tardif** (introduit comme neuf alors que déjà introduit). Cela donne souvent des **effets de structuration ou de perspectivisation**.

5) déixis

⁷ très accessible si on connaît le référent et qu'il est déjà important, moins accessible si il est loin et inconnu

La déixis désigne tout ce qui a recours à la communication. Elle est interprétée en fonction du hic et nunc du locuteur, et est à **cheval entre sémantique et pragmatique** (besoin de contexte mais fortement ancrée dans la linguistique). Elle permet d'**organiser le cadre de référence autour de la personne du locuteur**. On en distingue trois types.

- **Déixis de personne** → grammaticalise le **rôle des participants dans la situation énonciative** au moyen des pronoms personnels (je/nous=locuteur, tu/vous=interlocuteur, elle(s)/il(s)=autres participants). C'est la base du système pronominal dans la plupart des langues.
- **Déixis spatiale** → **distance entre le locuteur et les entités mentionnées**. Elle s'exprime au moyen d'adverbes déictiques spatiaux (ici, là + leurs forme abrégée et postposée au nom comme cette chose-ci, cette chose-là). Certaines langues encodent la notion de en vue/hors de vue. Si cet encodage est obligatoire dans une langue, il est grammaticalisé. De plus, on parle de déixis discursive quand le système spatial est utilisé comme balises d'orientation dans un texte.
- **Déixis temporelle** → **localise des points ou des intervalles sur l'axe temporel, où le moment d'énonciation sert de point de référence**. On obtient donc trois divisions de base I) avant le temps de parole II) après le temps de parole III) pendant le temps de parole. Il se fait avec des adverbes temporels, dont certains qui représentent le "ici-temporel".

CHAPITRE 6: La sémantique cognitive et les espaces mentaux

1) De la métaphore lexicale à la métaphore conceptuelle

La sémantique cognitive fait partie du cadre plus large de la **linguistique cognitive** qui affirme que:

- **langage ≠ faculté cognitive autonome et indépendante des autres facultés humaines** (vs linguistique formelle). Elle reconnaît une **prédisposition humaine innée au langage** mais celle-ci est **influencée** par des facteurs culturels physiologiques. **Cognition incarnée** ⇒ expérience du monde + manière dont les humains le perçoivent et conceptualisent déterminent les structures linguistiques;
- linguistique cognitive = idée que **structure conceptuelle telle qu'elle est reflétée dans le langage est le produit de l'esprit humain** et n'a pas de contrepartie dans la réalité objective. **Langage = réinterprétation de la réalité via métaphore conceptuelle et cadre sémantique**.
- connaissances linguistiques sont **liées à la connaissance du monde** et il n'y a **pas de différence** entre **élément participant à la signification** linguistique et les **informations contingentes que possèdent les locuteurs**.

Une série de modèles et théories rendent comptes de ces principes, tels que la **métaphore conceptuelle**, la **métonymie conceptuelle**, les **schémas imagés** et les **cadres sémantiques**.

La métaphore = une **figure de style établissant une comparaison fondée sur une analogie entre deux réalités**, cela se fait par **transfert** d'une propriété d'un **concept source vers un concept cible**. L'analogie créée suppose que l'on oublie certaines différences pour **se concentrer sur les ressemblances**, dont l'appartenance aux deux concepts est suggérée implicitement. On peut rajouter aux métaphores aussi les innovations

collectives dans l'usage langagier quotidien, par exemple l'extension de sens des termes introduits par l'informatique (souris, fenêtre, naviguer, ...).

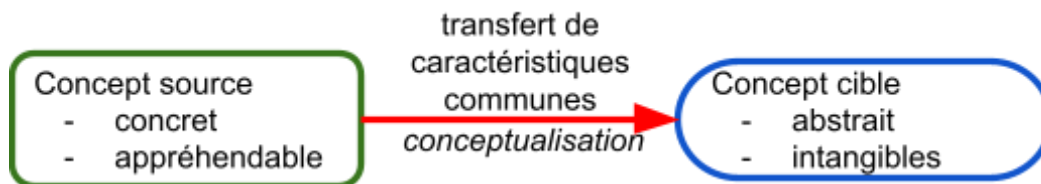
2) La **métaphore conceptuelle** (Lakoff et Johnson, 1980)

Les linguistes cognitive défendent que la fréquence de la métaphore dans le langage ordinaire est indicateur de son rôle essentiel dans la cognition humaine. **Pas purement lexicale → conceptuelle.**

Elle permet de **conceptualiser les facettes abstraites et intangibles de l'expérience humaine via des termes concrets et familiers**. On en a besoin pour parler de nos expériences les plus fondamentales.

ex: expliquer le temps en termes d'argent sur bases des caractéristique quantifiable, de valeur, transférable d'une personne à une autre. *"Le temps c'est de l'argent."*

Lakoff et Johnson parlent aussi de la métaphore du "more is up, less is down" qui est intrinsèquement lié à nos apprentissages d'enfant et de la gravité. Si on empile des cubes, il y en a + et la tour est + haute. Ou encore "argument is war".



Ce schéma correspond à la structure de la métaphore conceptuelle où le **domaine source et cible sont reliés par un ensemble de correspondances**.

Pour fonctionner comme domaine source, un **concept doit aussi fonctionner indépendamment**. On prendra alors comme source des **concepts pertinents dans nos vies** comme la métaphore "up/down" dont la source est liée à la gravité et la cible, la quantité. Le choix du domaine source va **définir l'angle sous lequel nous percevons la cible** (argument is war, argument is building, ...).

Ce ne sont **pas tout le temps des similitudes réelles** qui sont transférées, elles sont souvent **fondées sur notre expérience plutôt que des propriétés inhérentes aux objets**. La projection ne sera donc jamais totale, ce ne seront que les aspects perçus comme similaires. La similarité peut être basée sur une **correspondance ontologique ou épistémique (entités/structure similaire et connaissance des deux domaines)**.

Ces métaphores peuvent être **conventionnelles, systématiques, asymétriques ou abstraites**.

→ **Conventionalité:**

Ce sont des expressions métaphoriques **tellement utilisées qu'elles ne sont plus métaphoriques en tant que telles**. Leur force métaphorique n'est plus active, on dit qu'elle est **morte ou figée**.

→ **Systématicité:**

La métaphore ne se fait pas sur une seule mise en correspondance mais **sur une mise en correspondance d'un (sous)ensemble de propriété du domaine source** ⇒ **sa contrepartie dans le domaine cible**. Par exemple, la métaphore de "life is a journey".

→ **Asymétrie:**

La métaphore est **directionnelle et ne permet pas de parler du domaine source avec les termes du domaine cible**. On peut décrire la vie en termes de voyage mais pas le voyage en termes de vie, par exemple.

→ **Abstraction:**

La métaphore **typique part d'une source concrète, connue et commune pour décrire une source abstraite et mystérieuse**.

La recherche sémantique a identifié de nombreuses métaphores conceptuelles différentes, on peut les classer en **trois grands types**, les métaphores structurales, d'orientation et ontologiques.

I. Les métaphores structurales

Il s'agit du type de métaphore par laquelle on **comprend un concept via les termes d'un autre concept structuré et bien défini**. La structure du concept source doit être complexe et bien définie afin de **donner un sens structural au concept cible**, et donc à notre compréhension du monde.

II. Les métaphores d'orientation

Cette métaphore **donne une orientation spatiale au concept en question par rapport au corps humain**. Par exemple la métaphore du UP/DOWN mais celle du DEVANT/DERRIÈRE pour décrire le passé et le futur fonctionne aussi. **Dans certaines cultures ces métaphores ne sont pas similaires et cela se reflète dans leur langage et leur gestuelle**. (Happy=up, sad=down; power=up, weakness=down; ...). Comme elles sont ancrées dans le corps, ces métaphores devraient **pouvoir se démontrer empiriquement** (Schubert, 2025, plus facile ne considérer qqn puissant si flèche vers le haut).

III. Les métaphores ontologiques

La métaphore ontologique consiste en **donner des limites bien tranchées dans l'espace à des concepts abstraits qui ne sont pas clairement discrets ou limités**. On peut en distinguer

- les **métaphores de contenant**, qui représente le **concept** comme ayant un **intérieur et un extérieur séparé par une surface** capable de contenir quelque chose.

ex: ma grand-mère a eu une vie bien remplie. Ou encore le champ visuel

- les **métaphores d'entité**, qui conçoivent une **entité abstraite comme un objet physique concret**. Ce sont des métaphores actives dans la **personnification**.
- les **métaphores de substance**, qui conçoivent une **entité abstraite comme une substance ou quelque chose de matériel**. Cela permet de **quantifier**, d'y **faire référence**, ...

ex: Son rire remplissait la pièce.

Les métaphores conceptuelles nous **aident donc à comprendre des concepts nouveaux et abstraits tout au long de notre vie**. Ainsi, à l'arrivée de nouvelles innovations, on crée de nouvelles métaphores pour entièrement comprendre le nouveau concept (ordinateur). Il est aussi montré que le **choix des métaphores influence** la compréhension de certains phénomènes complexes mais aussi, **notre évaluation**, cad notre opinion sur un phénomène. Par exemple, la métaphore bancaire du bilan carbone individualise la responsabilité, ou encore la maladie comme guerre. Ces métaphores ont parfois un mauvais impact et prendre conscience de la métaphore permet de s'en distancer.

3) La métonymie

La **métonymie** se base une **relation de contiguïté entre deux composants d'un même domaine**. Les éléments mis en relation ne sont **pas indépendants l'un de l'autre**. On va prendre **l'ensemble pour désigner une partie** (whole for part), une **partie pour désigner l'ensemble** (part for whole), un **contenant pour le contenu** (container for contained), ou encore un **producteur pour un produit** (producer for product), etc.. Il s'agit donc d'une **relation référentielle**.

Ce ne sont pas des choix arbitraires ou dus au hasard, ils ne sont donc pas des occurrences uniques. Les métonymies sont également **systématiques** et **culturellement dépendant**. La métonymie présente, d'ailleurs, une série de similarités avec la métaphore:

- permet une meilleure compréhension en sélectionnant des aspects particuliers d'une entité pour y faire référence.
- omniprésente dans la manière de parler et d'agir.
- les concepts métonymiques sont systématiques et permettent la conceptualisation en mettant en relation.
- les concepts sont forgés par l'expérience humaine.

4) La cognition incarnée et le schémas imagés

Cognition incarnée = lien étroit entre le corps et l'esprit, les processus cognitifs sont profondément ancrés dans les **interactions du corps avec l'environnement**, ce qui explique les informations sensorielles dans le sens des mots. Il est aussi prouvé que les enfants apprennent plus facilement avec des gestes associés à des mots.

Des études montrent la relation entre **cognition incarnée et métaphores primaires**. Sur base d'**expériences corporelles universelles et précoces**, on associe deux domaines d'expérience, ces métaphores émergent directement de l'expérience corporelle. Par exemple, câlin=amour et chaleur ⇒ affection=chaleur (test de Williams et Bargh, 2008, tasse d'eau chaude VS eau froide).

La métaphore “comprehension is grasping” est aussi basée sur l’expérience corporelle de manipuler pour comprendre. En 2007, Wilson et Gibbs ont démontré qu’un sujet comprend mieux le sens métaphorique quand il vient d’effectuer l’action du concept source.

Le **schéma imagés** = des **structure mentales primitives**, issus de l’**expérience corporelle**, permettant la **structuration** et l’**ancrage sensorimoteur de concepts abstraits**. Cad que sur base de notre expérience et perception du monde, nous formons des structures conceptuelles primitives qui organisent nos pensées en établissant un lien exp physique/domaines cognitifs supérieur. Différents types de schémas imagés ont été décrit:

I. le **schéma de contenance**

Celui-ci est dérivé de notre expérience du corps humain en tant que **conteneur** + se trouver dans des **espaces limités** + **mettre physiquement** des objets dans des conteneurs. Il permet notamment la distinction entre “dedans” et “dehors”. Sa logique est basée sur la disjonction et la transitivité.

disjonction = X soit dans A, soit en dehors de A

transitivité = si A $\supset$ B et que X $\supset$ A, alors X $\supset$ B.

Les métaphores de contenance sur base notamment sur ces schémas.

II. le **schéma de voie**

Celui-ci est basé sur notre expérience de **mouvement dans le monde qui nous entoure**, avec généralement un **début** et une **fin** et une **série de points par lesquels on passe**. Mais aussi l’expérience d’autres objets qui suivent un certain trajet. Elle implique que **1)** de A à B, il faut passer par des points intermédiaires sur la voie **2)** le mouvement le long de la voie est directionnel **3)** Les points sur la voie sont associés à une séquence temporelle, plus on est loin de A, plus le temps s’est écoulé.

Ainsi les métaphores structurales sur base sur ce schéma (life is a journey), mais aussi les métaphores d’objectifs.

III. le **schéma de force**

Celui-ci est basé sur notre **expérience des contraintes que nous pouvons ressentir quand nous interagissons avec des entités animées et inanimées**. Cela contient les éléments **1)** Source et cible de la force **2)** direction et intensité de la force **3)** voie de mouvement de la source/cible **4)** séquence causale. On peut distinguer **trois types** de schéma de force.

Le **schéma de contrainte**, dans lequel une force agit sur une entité pour la faire bouger ou changer d’état.

ex: Je ne peux pas résister à ce gâteau.

Le **schéma de blocage** dans lequel une force est empêchée ou redirigée par un obstacle conceptualisé comme matériel.

ex: Il s'est heurté à un mur.

Le **schéma de retrait d'obstruction** dans lequel la levée d'une barrière ou d'un obstacle permet à une force de s'exercer une fois l'obstacle disparu.

ex: Elle s'est libérée de ses peurs.

Les métaphores quotidiennes se basent beaucoup sur des exp de force et de contrainte physique (Emotion is a force).

5) Les cadres sémantiques

Le cadre sémantique repose sur notre **capacité cognitive à organiser l'expérience en mettant en avant certains éléments dans un environnement donné. L'usage de certains mots**, notamment les verbes, **active un cadre sémantique** qui organise et attribue des rôles, des relations causales, des trajectoires, des intentions, etc.

Par exemple, le verbe acheter va activer un cadre sémantique comprenant: un acheteur, un vendeur, un bien et de l'argent (respectivement agent, source, objet transféré et moyen d'échange. Ce cadre **repose sur un schéma imagé** de transfert.

Le système cognitif de cadrage permet de **prendre des perspectives différentes sur un même événement**. Cela montre que le **langage** n'est pas une réalité objective mais **une réalité construite et orientée par les choix linguistiques**.

Mais les cadres sémantiques ne sont **pas universellement encodés** et ils varient selon les **langues** et leurs **préférences typologiques**. Par exemple, les langues germaniques favorisent l'encodage de manière dans le verbe, au contraire, les langues romanes encodent le chemin par le verbe. **Satellite-framed languages** vs **verb-framed languages** (chemin dans syntagme prépositionnel vs chemin dans verbe). Ceci est dû à des **schémas imagés différents**.

Le cadrage a aussi des **effets cognitifs et émotionnels puissants**, surtout dans le domaine de la persuasion et de la prise de décision. Rugg, 1941, montre l'influence de la formulation d'une question si le cadre modifie la focalisation cognitive.

Ce cadre sémantique = **structure linguistique qui s'appuie sur des structures cognitives profondes issues de notre expérience du monde**. Il est lié aux schémas imagés et aux métaphores conceptuelles. Le langage permet de décrire le monde mais plus encore, **d'organiser la pensée, orienter l'attention et influencer le jugement grâce à ces structures incarnées**.

6) Les espaces mentaux

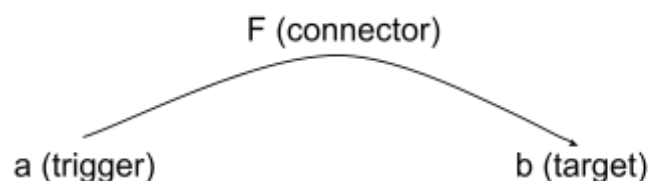
Le concept d'espaces mentaux vient de **Gilles Fauconnier**. Pour lui, le **sens** ne fait **pas partie de la langue** puisque le langage est justement là pour construire du sens en se reposant sur des activités cognitives indépendantes. Pour analyser une phrase, on a donc besoin de faire intervenir sa **relation/dépendance aux phrases précédentes**.

Fauconnier s'intéresse à la **référence** et autres **processus cognitifs déclenchés par des structures linguistiques précises dans le discours**. Il évoque donc la notion d'espace mentaux, qui se construisent et s'utilisent pendant le discours.

Ainsi si une expression linguistique à **différents référents**, on peut les distinguer selon l'**espace mental** ouvert. Par exemple, Jules César peut se référer au personnage historique, à une statue, au personnage d'un film, etc. Bien sûr, il y a un **lien entre les différents usages d'un même nom**, ainsi les espaces mentaux peuvent être **reliés**. Fauconnier insiste sur le fait que **espaces mentaux = structures conceptuelles mais pas des représentations de la réalité**.

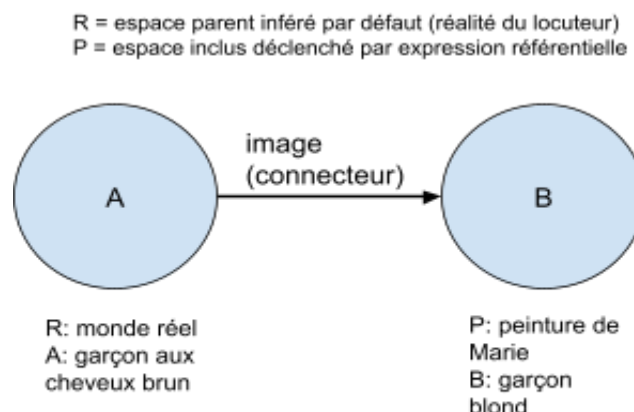
N'importe quelles choses conceptualisées par un locuteur peut constituer un espace mental. Que ce soit une **réalité immédiate**, une **situation fictive/passée/future/hypothétique** ou des **domaines abstraits** (math, économie, politique). Et ces conceptualisations peuvent être de forme complexe. Ces espaces mentaux sont donc le **parallèle cognitif des mondes possibles/situations**, et ils permettent de délimiter et séparer les domaines de référence.

Un locuteur peut faire usage d'une stratégie de **saut référentielle** pour faire référence à un objet, elle consiste à faire référence à un objet en terme d'un autre qui est adéquatement lié, comme référer à une photo que qqn par le prénom de cette personne. Cela est possible par l'**activation de plusieurs espaces mentaux en même temps**. Le **principe d'identification** vient décrire cette connexion comme une **fonction pragmatique**.



Le déclencheur (de l'espace m. a) permet d'identifier la **cible** (de l'espace m. b). C'est notamment l'explication cognitive de la métonymie. En général les domaines A et B sont **reliés par la fonction pragmatique** qui implique des types de connecteurs, un **produit** (livre/auteur), une **image** (photo/humain), **esprit** (croire que).

ex: Dans la peinture de Marie, le garçon aux cheveux blonds a en fait les cheveux bruns.



Les espaces mentaux sont **déclenchés par certains mots ou constructions grammaticales**. Les expressions créent ou font référence à un espace mental préexistant à

l'aide **constructeurs d'espace comme des circonstanciels** (dans, en, de), des **adverbes** (vraiment, sans doute, théoriquement), des **connecteurs/conjonctions** (si ... alors, soit ... soit) ou certains **verbes** (croire, espérer). Un espace mental se crée **depuis un espace parent** qui correspond en général à la **réalité du locuteur**. Et des nouveaux espaces mentaux sont marqués explicitement par un constructeur d'espace ou inféré d'un discours précédant.

L'opacité référentielle crée un clash entre l'espace mental des croyances, de la connaissance général et celui de la référence. Le contexte opaque est provoqué par des verbes comme croire, vouloir, suspecter, ... qui **construisent des espaces mentaux différents de l'espace parent**.

cela permet la **coexistence** de "Le policier pense que le tueur est un sociopathe" et "Le policier ne pense pas que sa femme est une sociopathe" alors que sa femme=le tueur.

Certains cas **peuvent s'interpréter doublement**, en terme de **lecture défini vs indéfini**. Par exemple, "le policier pense qu'un officier est pourri" dans le sens où un tel officier est pourri (défini) VS un officier du poste (n'importe lequel) est pourri (indéfini). L'opacité référentielle est là à cause de la référence indéfinie.

Pour lire des phrases qui ne **fonctionnent pas sémantiquement**, on aura besoin de flexibilité référentielle qui, par l'ouverture d'un nouvel espace mental, permet la **coexistence de deux éléments contradictoires**.

Le principe d'espace mentaux permet aussi de **compléter la présupposition**. L'un des problèmes de la présupposition est l'**annulation** de celle-ci, mais en espace mental, elle ne s'annule pas, elle **flotte simplement d'un espace à l'autre**. Si la présupposition se crée dans un autre espace mental que R (espace parent), elle ne peut pas être fausse puisqu'elle est vraie dans son propre espace.

CHAPITRE 7: Le sens en pragmatique

Comme dit dans les premiers chapitres, **pragmatique = étude de l'usage de la langue**, >< opposition à l'étude du système linguistique. Il faut préciser que l'usage de ce langage n'est **pas neutre** dans ses **effets**, sur le **processus de communication** ou sur le **système linguistique**.

Pour comprendre le sens des énoncés dans le contexte, on a besoin d'un **enrichissement de la signification**, la pragmatique veut répondre à comment se fait cet enrichissement et comment code linguistique et interprétation interagissent.

1) théorie des actes de langage indirects (**Searle**)

Dans les années 50/60, Austin et Searle mettent en place la théorie des **actes de langages**, qui dit que tout énoncé communique **trois types** d'acte: **locutionnaire**⁸, **illocutionnaire**⁹ et **perlocutionnaire**¹⁰. Ce deuxième nous intéressera ici. Searle se distingue pour avoir pris en

⁸ fait de dire quelque chose

⁹ action communicative réalisée en disant quelque chose

¹⁰ ce qui est accompli par le fait de dire quelque chose

compte le fait que **tous les actes de langage ne se réalisent pas de manière transparente** et qu'il peut s'exprimer de manière indirecte ou implicite tout en restant le même acte de langage.

ex: Ferme la fenêtre, s'il-te-plaît.

Peux-tu fermer la fenêtre ?

Ainsi, dans la première phrase on voit un exemple d'acte de langage de requête transparent, avec l'aide de l'impératif. Cependant dans la deuxième, il s'agit bien d'une requête mais sous forme de question. On voit donc l'existence dans la deuxième phrase d'un **acte de surface secondaire (la question)** qui sert à réaliser indirectement un **acte primaire de requête**.

Pour savoir comment le locuteur arrive à comprendre cette requête, Searle dit que la réponse réside dans les **conditions de félicité des actes de langages**, des conditions qu'un acte illocutionnaire doit valider pour réussir. Il distingue **conditions générales** (l'interlocuteur comprend la langue) et **règles constitutives**, cad les conditions **préparatoire, propositionnelles de sincérité et essentielles** ci-dessous:

- a. Préparatoire 1 : Locuteur croit que Interlocuteur peut faire action A
Préparatoire 2: Il n'est pas certain que I ferait A si on ne lui demandait pas
- b. Propositionnelle: L énonce un acte futur A de la part de I
- c. Sincérité: L veut que I fasse A
- d. Essentielle: L'énoncé compte comme une tentative de conduire I à faire A

Et pour obtenir l'acte indirect, il faut **affirmer ou questionner ces conditions de réussite**.

Questionner la condition préparatoire : Peux-tu me passer le sel ?

Affirmer la condition de sincérité: J'aimerais que tu me passes le sel.

Questionner la condition du contenu propositionnel: Me passeras-tu le sel ?

La communication non-littérale reste donc bien dans le **modèle conventionnel de la signification**, puisqu'elle fait appel à une série de règles conventionnelles, et donc d'un code.

Mais alors, la question se pose de pourquoi "Es-tu capable de me passer le sel?" ne fonctionne pas alors même que l'énoncé questionne aussi la condition préparatoire ? Searle dit de distinguer entre les **conventions de langage**, sens purement littéral et convention de langue; et les **conventions d'usage**, qui est la manière dont une langue est utilisée dans une culture donnée. Les conventions d'usage ne sont pas des expressions figées et conventionnelles puisqu'un interlocuteur peut toujours réagir à l'acte de langage.

⇒ Mais cette explication ne résout pas tous les problèmes. Notamment les cas où "peux-tu" est **utilisé dans le sens littéral**, ou encore l'interprétation d'autres actes de langage indirects et non-conventionnels. On cherche alors l'explication chez Paul Grice.

2) La **pragmatique de Grice**: Inférences pragmatiques et coopération

Pour Grice, la **langue n'est plus un code**, la compréhension des énoncées est **non conventionnelle**. Il introduit la notion d'**état mental/intention communicative = intentions des interlocuteurs au moment de la communication | notion d'inférence = le raisonnement déductif que les interl. sont capables d'élaborer**. Ainsi, en posant que le locuteur est rationnel, l'interlocuteur doit **déduire la meilleure interprétation** à l'aide de ses **connaissances du monde et du contexte**. Avec sa déduction, un locuteur peut même comprendre un message incomplet ou erroné.

Toute communication, verbale ou non-verbale, suppose une **intention communicative**. On peut donc comprendre un signe de main ou autre alors-même qu'il n'y a pas de code conventionnel.

Grâce à nos **connaissances du contexte, connaissances du monde et au principe de la conversation rationnelle** l'auditeur peut faire un **raisonnement par inférence**, souvent non-déductive (cad que conclusion n'est pas tout le temps vraie mais elle est très probable). **L'inférence** = forme de raisonnement qui **part de prémisses** pour arriver à des **conclusions**. Une variation est l'**inférence déductive**, où vérité des prémisses garantissent vérité des conclusions.

Le raisonnement inférentiel utilise différentes formes d'**enrichissement pragmatique**. L'enrichissement pragmatique prend pour **point de départ (=explicature)** un élément explicite de l'énoncé et permet ensuite de **parvenir au sens que le locuteur a voulu communiquer via des inférences (=implicature)**.

L'implicature est donc l'**ensemble des inférences pragmatiques que l'on peut tirer d'un énoncé afin de garantir du sens et de la pertinence à la conversation en cours**. On peut distinguer les implicatures conventionnelles et les implicatures conversationnelles.

→ implicatures **conventionnelles**

Ce sont les aspects non-vériconditionnels déclenchés par la présence de certains mots (ex: donc) ou formes de phrases énoncées. Elles sont non-annulables puisqu'elles causeraient alors une contradiction.

On les distingue des implications car elles ne sont pas soumises à la vériconditionnalité, cad que si l'énoncé est faux, l'implicature reste vraie.

ex: John est anglais, il est donc courageux. ⇒ implicature conventionnelle que les anglais sont courageux

→ implicatures **conversationnelles**

Elles sont déclenchées par les principes généraux liés à la conversation. Cad un apparent non-respect du principe de coopération des maximes conversationnelles.

- **RAPPELS**: participants à conv veulent que conv réussisse → ils respectent le principe de coopération. Ce principe implique le respect de maximes conversationnelles de qualité, quantité, manière et pertinence¹¹. Ce sont des règles qui caractérisent les conversations.

¹¹ quantité = juste dose d'infos; qualité = infos sincères; pertinence = en lien avec la conv; manière = façon de s'exprimer pour que l'autre comprenne

L'implicature peut être déclenchée par une transgression volontaire des maximes (pour respecter une autre maxime). On peut par exemple préférer donner moins d'infos pour s'assurer de la véracité. C'est le cas aussi des métaphores et de l'ironie. Les implicatures peuvent donc être définies comme le résultat d'une application ou d'exploitation (=violation) des maximes conversationnelles.

Les implicatures conversationnelles sont : annulables (ne cause pas de contradiction), non-détachables (même sens=même implicature), non conventionnelles et indéterminées (pas de limites d'implicature).

Implicatures conversationnelles particulières = implicatures liées à des contextes particuliers propres aux participants spécifiques de la conversation, les implicatures sont différentes en fonction du contexte.

Implicatures conversationnelles généralisées = déclenchées par l'usage et l'application plus largement partagées des maximes.

Grice a apporté des notions indispensables telles que l'intention communicative. Mais la théorie a des objections autour de sa **complexité** et autres aspects. Premièrement **rien n'explique l'application spontanée du principe de coopération**, ni le choix de respecter une maxime plutôt qu'une autre. De plus, le mécanisme d'inférence n'est **pas clairement expliqué** ni l'origine de ses prémisses. Finalement le processus est **trop complexe** que pour être plausible.

Mais la mise en avant de la capacité d'inférence dans la communication permet l'évolution d'une théorie néo-gricéenne par Sperber et Wilson: théorie de la pertinence.

3) La théorie de la pertinence (Sperber et Wilson, 1986)

Sperber et Wilson **reprennent les maximes de Grice** et ses idées d'inférence pour créer une théorie pragmatique et cognitive plus plausible. Dans celle-ci, les maximes peuvent être réduites à une, **la pertinence**, qui régit la communication verbale et non-verbale et se divise en un volet cognitif et un autre communicatif.

Ils partent du **postulat que la cognition humaine, le principe cognitif de pertinence, nous fait chercher spontanément, dans toutes nos activités cognitives, à maximiser la pertinence d'une information à un moment donné**. La notion de pertinence est donc l'équilibre entre **coût** (les effort cognitifs) et **bénéfices** (les infos pertinentes). Si un énoncé est trop implicites, il demande plus d'effort cognitif et il sera donc évalué peu pertinent.

C'est donc le **locuteur** qui est **responsable du succès de la communication**. Un énoncé non-littéral peut donc devenir plus pertinent s'il fournit plus d'informations avec moins d'énoncés.

La communication est un processus **ostensif-inférentiel**. Elle repose sur deux principes 1) **ostension** = **ce qui est communiqué**:signalé par le locuteur 2) **inférence** = le **traitement** déductif de l'interlocuteur de nouvelle information dans un contexte donné. Le locuteur doit montrer son intention de communication et l'interlocuteur doit inférer pour comprendre le locuteur.

Sur le postulat que tout locuteur essaye d'être pertinent → **principe communicationnel de pertinence** = tout acte de communication ostensive-inférentielle présuppose de sa propre pertinence optimale (l'auditeur s'attend à ce que énoncé = assez pertinent que pour l'écouter).

Le locuteur a pour tâche de **s'assurer de l'interprétation cohérente** de ce qu'il souhaite avec le principe de pertinence; et l'auditeur a pour tâche de **trouver l'interprétation cohérente** avec le principe de pertinence. Cependant le locuteur peut communiquer une énoncé de pertinence sous-optimales (par incompétence ou malveillance), le crédit accordé aux propos d'une personne est variable selon les personnes et le contexte.

Le processus de compréhension suit la **loi du moindre effort**, l'hypothèse la plus probable est traitée en première, et quand l'interlocuteur a trouvé une interprétation pertinemment satisfaisante, le processus s'arrête.

L'interprétation des énoncées met en oeuvre deux processus **généraux, universels et non-spécifiques** de l'interprétation du langage:

- le **processus de décodage linguistique** ⇒ pris en charge par l'analyse linguistique. Il consiste à livrer une forme logique de l'énoncé, c'est la représentation syntaxique, phonologique et sémantique de l'énoncé. C'est une forme incomplète qui doit être enrichie pour parvenir à un sens (par implicatures ou explicatures).
- le **processus inférentiel** = enrichissement pragmatique. Plusieurs processus entrent en jeu, implicatures, explicatures de premier ordre, explicatures d'ordre supérieur.

→ **explicatures de premier ordre**

C'est la désambiguïsation et résolution des référents de l'énoncé. On reconstitue la proposition et on l'évalue en termes de vérité/fausseté. + on restaure les parties elliptiques. L'explicature est donc très variable, elle le sera grandement si la part d'implicite est grande.

→ **explicatures d'ordre supérieur**

Elle analyse l'attitude du locuteur et les actes de langages dans lequel est enchâssée la proposition. L'intonation influence les explicatures. Les actes de langage s'intègrent donc dans l'enrichissement des énoncés.

→ **implicatures**

Comme expliqué précédemment, ce sont les processus se basant sur des prémisses implicites.

En résumé, la pragmatique prend pour point de départ la **forme logique de la phrase** qu'elle **enrichit** par couches successives afin d'arriver à la proposition exprimée par l'énoncé, à laquelle s'ajoutent les explicatures d'ordre supérieur et les implicatures. A noter que ce processus est simultané et réciproque (se fait en même temps).

CHAPITRE 8: diachronie

Le chapitre porte sur l'**évolution diachronique de la langue actuelle** et comment la sémantique, la pragmatique et l'évolution de la langue sont étroitement liées. Cela se fera au

travers de la théorie de la **grammaticalisation** et ensuite du processus de changement sémantique, la **(inter)subjectification**.

1) Le changement linguistique en diachronie

Toutes les langues **changent sans cesse**, il y a des gains, des pertes, et des modifications de forme. C'est un constat qui ne va pas de soi puisque le changement est mal perçu quand il se produit et que c'est par définition porteur de **paradoxe** puisque cela serait facteur de trouble. Mais on peut répondre au paradoxe par ajouter que le changement se fait petit à petit, point par point, avec une succession de déséquilibres et de rééquilibres du système.

Mais alors comment la langue peut-elle fonctionner si elle change sans cesse ? En sociolinguistique, on y répond par la **variation**. Une **communauté linguistique** = groupe qui partage les mêmes normes et attitudes sociales quant à la langue (pas les mêmes formes).

Si on revient sur le paradoxe, **Charles Bally** dit que l'explication aux "tendances actives, qui poussent cet idiome dans une direction déterminée" est triple.

1. on maîtrise plusieurs niveaux de langues et plusieurs grammaires → SSI, alors variation ne nous pose pas de problème
2. les locuteurs désirent être expressifs, innover et se distinguer → nous sommes nous-même moteur de cette variation
3. le changement est le résultat d'une variation

Les **néologismes** sont des sources fertiles pour les innovations lexicales (notamment dans la pub). Ce sont des innovations conscientes et pensées (>< innovation linguistique naturelle); Ce sont des inventions rendues possibles par l'**exploitation des mécanismes morphologiques classiques**.

Mais pour qu'il soit question de changement linguistique, il y a des **conditions à remplir**:

- toutes variations ≠ indices de changement en cours
- besoin d'une conscientisation du changement
- innovateurs > profil sociolinguistique type
- adoption des innovations est sociolinguistiquement déterminée
- diffusion des innovations via mobilité sociale
- émergence des innovations = spontanée et inconsciente

Individualisme méthodologique (Saussure) = la "parole" est une réalisation individuelle et unique.

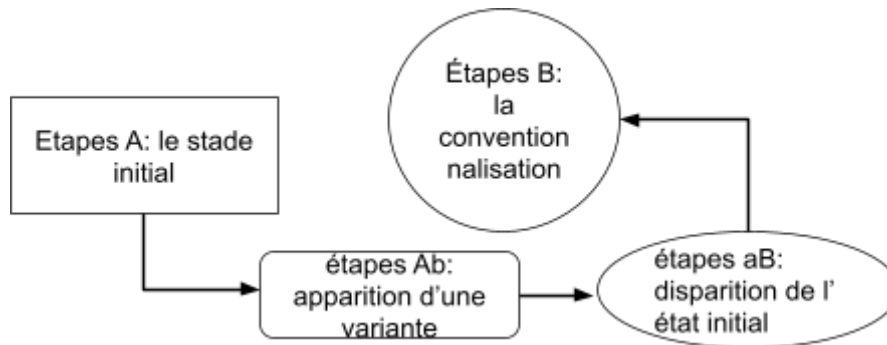
Le **modèle de la main invisible** (>< individualisme méthodologique) insinue que le **changement** n'est pas la réalisation d'un changement par une ou plusieurs personnes mais le **résultat d'actions humaines cumulées dont aucune n'avait pour but le résultat finalement accompli**. Keller la reformule en maxime dynamique "Parlez de façon à être remarqué (maxime d'extravagance selon Haspelmath).

Nouveau < routinisation < grammaticalisation < affaiblissement → nouveau

Avant de parler de **changement linguistique**, il faut établir qu'on en conçoit **deux**, et qu'on s'intéresse au deuxième:

- **externe**, le changement a été voulu par l'homme (politique de langues par exemple)
- **interne**, le changement est initié par le locuteur/allocutaire

Toutes variantes est candidate au changement mais la variation ne débouchera pas forcément sur un changement. Soit elle disparaît, soit elle se maintient. Heine l'a conceptualisé sous formes de schéma:



2) Spécificités de l'approches diachronique

Pour Saussure la diachronie est **ce qui a trait aux évolutions**. **synchronie = état de la langue/ diachronie = phase d'évolution**. Le but n'est pas d'enregistrer les changements de chaque état synchronique mais d'expliquer comment la langue passe d'un état à un autre et donc de rendre compte de son évolution. L'évolution diachronique s'explique et se construit mais ne quitte jamais l'état **d'hypothèse**.

La **grammaticalisation** = étude de l'apparition de nouvelles formes ou constructions dans les langues du monde par le biais de l'étude des régularités repérables dans ce processus (surtout celui de renouvellement de la grammaire).

- le **paradigme fonctionnaliste**, l'usage de la langue initie le changement
- **objectif cognitiviste**, mettre à jour les comportements symboliques récurrents qui seraient la trace d'opérations cognitives.

On prend comme **point de départ l'activité langagière du locuteur** et on se focalise sur les **processus linguistiques qui caractérise le changement ling.** par l'introduction dans la grammaire des éléments lexicaux.

La **distinction lexèmes/mots grammaticaux** est un **continuum** et reflète synchroniquement une évolution diachronique.

Le processus possède **deux caractéristiques majeures**: est **unidirectionnel**, et est repérable dans toutes les langues étudiées (a priori **universel**).

Mais le changement a des **prérequis**, d'abord les candidats doivent être de **catégories majeures**, ensuite le sémantisme doit être assez **général**, et enfin il doit être **fréquent**. Ce sont des conditions nécessaires mais **pas suffisantes**, puisque la grammaticalisation n'est pas systématique.

Il y a trois mécanismes:

- **Réanalyse** → auditeur

Elle change la structure profonde, modifie la catégorie et se déroule d'abord dans des contextes discursifs et spécifiques.

Cad, la variation se crée dans un groupe de locuteur et se remarque pas sa structure syntaxique et ses catégories différentes du système de départ. La réinterprétation touche à la fois à la forme et au contenu.

→ **Extension analogique** → locuteur

La structure grammaticale n'est pas modifiée, de même pour la catégorie. Mais la forme est changée, de plus on voit un caractère progressif.

→ **Grammaticalisation** → locuteur

La catégorie est modifiée, ainsi que la structure grammaticale et la forme, on retrouve toujours le caractère progressif.

Lehman est 1er à avoir relevé des paramètres de grammaticalisation:

- I. **intégrité**: désémantisation, réduction phonologique, décatégorisation. (marcher ⇒ fonctionner; want to ⇒ wanna; conducere ⇒ conduire)
- II. **paradigmaticité**: perte ou hausse du paradigme par décatégorisation (de categ majeure à mineure) ou extension des paradigmes grammaticaux (insertion de on dans le paradigme pronominal par ex)
- III. **variabilité paradigmaticque**: obligatorification (item ⇒ obligatoire dans certains contextes morphosyntaxiques)
- IV. **portée structurale**: condensation, restriction de la portée
- V. **liage**: univerbation, coalescence
- VI. **variabilité syntagmaticque**: fixation

Tous ces changements se font sur une **longue période par étapes successives**.

3) Peut-on prédire le changement linguistique

La grammaticalisation est la conjonction de différents processus existant par ailleurs et que nous sommes capables d'analyser. **On peut prédire partiellement le type de changement mais pas le moment, l'unité ni à quel stade il s'arrêtera.**

Le changement sémantique se fait **par inférence** qui va se sémantiser/se conventionnaliser par l'usage fréquent. Le parcours sémantique habituel correspond **un sens codés dans le lexique → une nouvelles valeurs sémantiques contextuelles apparaît → la signification se lie à un nouveau type de contexte → elle se remplace et le nouveau sens est codé**. Mais l'ancien sens peut se maintenir, on parle de polysémie en synchronie.

Finalement, le changement sémantique est **toujours en cours**. Ses mécanismes explicatifs sont d'ordre cognitifs, mais aussi sémantiques et pragmatiques. Certains cadres théorique devenus dominant sont du ressort de la grammaticalisation.

CHAPITRE 9: sémantique et pragmatique, où passe la frontière ?

On éprouve des **difficultés à séparer clairement sémantique et pragmatique**. D'abord parce que beaucoup de phénomènes sont **hybrides**. Mais aussi car les interprétations

littérales **nécessitent** souvent un **contexte**. La signification complète d'un énoncé dépasse la simple signification linguistique.

1) première frontière possible: code vs inférence

En sémantique, on admet que la signification linguistique est une **affaire de code**. Puisque les mots sont arbitrairement associés à un signe particulier, cette association est conventionnellement acceptée dans une communauté. Et tous les travaux de la pragmatique ont montré que pour passer de signification conventionnelle des mots → sens de l'énoncé, on devait **avoir recours à une composante inférieure**. Mais quand certaines **expressions codées nécessitent une inférence, la séparation ne tient pas**. Grice avait déjà reconnu la nécessité d'ajouter certaines informations contextuelles pour arriver à une proposition complète. Le décodage ne suffit donc jamais pour atteindre la signification vériconditionnelle.

2) L'intrusion pragmatique

C'est le cas où le contexte intervient dans la détermination du contenu vériconditionnel d'un énoncé, **quand un aspect pragmatique s'impose à la sémantique**. Ducrot et Anscombe démontrent ce phénomène par ce qu'ils appellent "**signification instructionnelle**".

L'instruction pragmatique a été observée sur un grand nombre de phénomènes **impliquant que la compréhension passe par l'enrichissement pragmatique ou encore la présupposition** pragmatique qui se repose sur les connaissances entre interlocuteurs. La manière d'obtenir des enrichissement est floue, vient elle des codages linguistiques ou des implicatures ?

3) Pourquoi un "entre-deux" ?

Puisqu'il **existe des contenus non-codés**, qui ne sont **pas des implicatures** (conventionnelles ou conversationnelles) mais qui sont nécessaires pour produire un contenu complet, il faut un mélange de l'usage sémantique et pragmatique pour la compréhension.

4) Pourquoi une frontière nette est impossible ?

Sans les explicatures, implicature et présupposition pragmatique, qui dépendent du contexte, **l'énoncé est incomplet et ne sera pas compris par simple décodage**. **Le contexte permet l'accès à ces informations et donc à la compréhension de l'énoncé**.

Les tentatives minimalistes ont tenté de sauver une sémantique autonome, mais au prix d'un appauvrissement radical.

TABLEAU 1 :
LA FRONTIÈRE ENTRE SÉMANTIQUE ET PRAGMATIQUE

Types de contenus	Sémantique	Pragmatique	Intervention du contexte	Contenu vériconditionnel
Implication	+	-	-	+
Présupposition	-	+	+	+
Implicature conversationnelle	-	+	+	-
Implicature conventionnelle	-	+	-	-
Forme logique	+	-	-	-
Forme propositionnelle	-	+	+	+